

NE PAS CROIRE  
CE QU'ON VOIT,

COMÉDIE - VAUDEVILLE EN UN ACTE,

Par les Citoyens GERSIN ET ANNÉE.

*Représentée, pour la première fois, sur le Théâtre  
du Vaudeville, le 29 Germinal, an 7.*

1 Franc

---

A PARIS,

A l'Imprimerie DEMONVILLE, rue Christine,  
n°. 12.

Et chez ~~chez~~, Libraire, au Vaudeville.

---

A N V I I.

**PERSONNAGES.      ACTEURS.**

DESCHAMPS.	VERTPRÉ.
SOPHIE, fille de Deschamps.	SARA.
LUCILE, amie de Sophie.	LEFOURNIER.
HENRI, amant de Sophie.	HENRI.
LINVAL, amant de Lucile.	JULIEN.
LOUISE, suivante de Sophie.	BLOSSEVILLE.
Un Domestique de Deschamps.	CARON.



*La Scène se passe dans la Maison de Campagne de Deschamps.*

---

Comme nous ne doutons pas que le succès de notre Comédie ne soit dû au talent des Acteurs qui l'ont représentée, nous croyons devoir leur en témoigner ici notre reconnaissance. Cette Pièce a été jouée avec tout le zèle, l'intelligence et l'entente de scène que nous avons droit d'attendre de ceux qui en ont rempli les différens rôles.

GERSIN, ANNÉE.

---

NE PAS CROIRE  
CE QU'ON VOIT,  
COMÉDIE EN UN ACTE,  
MÉLÉE DE VAUDEVILLES.

---

SCÈNE PREMIÈRE.

SOPHIE, LOUISE.

( *Sophie sort de chez son père, Louise entre par la porte du fond* ).

SOPHIE.

**P**ERSONNE n'est encore ici, pour notre partie de chasse ?

LOUISE.

Votre père est déjà dans le jardin.

SOPHIE.

Henri et sa sœur ne sont point arrivés ?

LOUISE.

Je viens de les envoyer chercher.

SOPHIE (*avec mystère*).

Et Linval, est-il prévenu ? Sait-il où nous allons ?

LOUISE.

Lucile a dû lui indiquer le lieu du rendez-vous, et

A 2

## 4 N E P A S C R O I R E

lui faire part du petit roman que nous avons imaginé.

S O P H I E.

Ainsi, notre partie de chasse, dont le motif secret n'est connu que de nous, va réunir aujourd'hui deux amis qu'un injuste soupçon tient trop long-tems divisés.

L O U I S E.

Alors, vous serez tranquille?

S O P H I E.

Oui : car jusqu'à ce moment, je craindrai toujours que l'un ou l'autre se porte à quelque extrémité si le hasard les fait se rencontrer.

L O U I S E.

Henri croit fortement que Linval a trahi sa sœur, et il pourroit se refuser à toute explication.

S O P H I E.

Je saurai l'y préparer ; et puis, s'il se conduit comme je le desire, je lui apprendrai que mon père m'a laissé libre, hier soir, de fixer le jour de mon hymen.

L O U I S E.

Hier soir? — Il paroisoit si fâché de l'intérêt avec lequel vous défendiez Linval.

S O P H I E.

Un bon père est sitôt apaisé.

A I R : *Jeune fille, et jeune garçon.*

Un arbre battu par les vents  
N'offre plus d'abri tutélaire ; (bis)  
Ainsi, par humeur, un bon père  
Peut s'éloigner de ses enfans :  
Mais souffrons sans murmure,  
Bientôt l'orage fuit,

CE QU'ON VOIT. 5

Le calme se rétablit ,

Et qui le reproduit ?

La nature.

LOUISE.

Je crains bien que Henri ne se calme pas aussi  
promptement.

SOPHIE.

Tu le connois mal.

LOUISE.

Oh ! que non.

AIR : *Une fille est un oiseau.*

Je conviens qu'il est bien fait ;

Que l'on vante sa figure ,

Que pour l'air et la tournure.

C'est un cavalier parfait.

SOPHIE.

Ses qualités sont préférables.

LOUISE.

Je les connois aussi.

Amoureux sans confiance ,

Fier et plein d'impatience ,

Du moindre mot il s'offense ;

Mais j'avouerai , cependant ,

Qu'il sait , par galanterie ,

Prolonger la bouderie

Pour se fâcher moins souvent.

SOPHIE.

La prévention te fait dessiner un portrait. . . .

LOUISE.

Que l'amour vous empêche de trouver ressemblant.

A 3

## 6 N E P A S C R O I R E

— Mais, c'est votre amant, et je me garderai d'en dire du mal. — J'observerai seulement qu'il devrait être ici.

S O P H I E.

Il va venir ; sa sœur n'est pas prête.

L O U I S E.

Cette Lucile n'en finit jamais ; avant qu'elle ait posé sa cornette, pris son thé, demandé le tems qu'il fait, la matinée a disparu.

S O P H I E.

Cesse ta critique ; Lucile. . . .

L O U I S E.

Est votre amie ; et par égard, je saurai me taire. — Cependant, sans les peines que vous prenez, son mariage ne se feroit pas.

S O P H I E.

Elle se repose sur mon amitié ; je lui ai promis de ne donner ma main à Henri, qu'au moment où il consentiroit à l'unir elle-même avec Linval.

L O U I S E.

Je vous reconnois bien-là ; toujours bonne, aimant à rendre service.

A I R : *Des femmes plus d'un censeur.*

Vous savez, pour nos besoins,  
Devancer la matinée :  
Pour nous prodiguer vos soins,  
Vous prolongez la journée :  
Pour conserver le moyen  
De nous être toujours chère,  
Vous ne citez que du bien,  
Vous n'agissez que pour en faire.

SOPHIE.

Des éloges dans ta bouche?

LOUISE.

Pourquoi pas? J'aime la gaité, je me contente de tout ce qui prête innocemment à rire; et grace au ciel, j'en trouve souvent l'occasion.

AIR : *Vaudeville des Visitandines.*

Je ris de voir sous la dentelle  
Jaillir les gros bras de Marton :  
Des héros cités pour modèles,  
Qui n'ont bataillé qu'au Perron :  
Je ris des Frontins qui vont dire  
Qu'à présent ils sont mal servis :  
Je ris de voir deux Enrichis  
Qui se reconnoissent sans rire.

SOPHIE.

D'après ce caractère, on pourroit t'accuser....

LOUISE.

D'être médisante? — Qui ne l'est pas? C'est la mode.

SOPHIE.

Il est vrai; maintenant :

AIR : *Vaudeville des deux Veuves.*

Sur tout et partout l'on médit :  
Un bon mot se change en satire ;  
Sans fiel, on n'auroit point d'esprit,  
Pour s'égayer il faut médire ;  
Mais, crois-moi, ne partage plus  
Cette trop commune injustice ;  
C'est par l'éloge des vertus,  
Que l'on doit corriger le vice.

LOUISE.

C'est que les vertus sont si rares.

SCÈNE II.

SOPHIE, HENRI, LOUISE.

LOUISE (à Henri).

AH ! vous voilà seul ?

HENRI.

Ma chère Sophie, le désir que j'avois d'être auprès de vous, ne m'a pas permis d'attendre ma sœur, et je suis venu d'avance.

AIR : *Ce mouchoir belle Raimonde.*

Comme au lever de l'aurore  
Une abeille vole aux champs,  
Et dans la coupe de Flore  
Puisse ses doux alimens ;  
L'amant, plein de sa tendresse,  
Doit, dirigé par son cœur,  
Dans les yeux de sa maîtresse,  
Aller puiser le bonheur.

SOPHIE.

Dans les miens, au moins, vous trouverez de l'indulgence.

HENRI.

Vient-elle bien du fond du cœur ?

SOPHIE.

Vous sentez que vous ne la méritez guère, d'après votre faute ?

HENRI.

Vous connoissez mes regrets.



S O P H I E .

Quelle légèreté dans votre conduite ! — L'hymen alloit bientôt couronner votre amour , et celui de Linval : votre amitié conçoit l'idée d'un tableau où vous nous réunissez tous les quatre ; vous l'exécutez vous-même , et me l'offrez comme un gage de votre tendresse . . . .

L O U I S E .

Tout-à-coup , séduit par une trompeuse apparence qui vous aigrit contre votre ami , il vous plaît d'en effacer sa figure .

H E N R I ( à Sophie ) .

Ces reproches sont fondés ; mais , oubliez . . . .

L O U I S E .

Moi , pour éviter que ce tableau ne nous cause de nouveaux désagrémens , je l'ai , dès ce matin , serré dans ce cabinet . . . .

H E N R I ( à Sophie ) .

Vous promettez . . . .

S O P H I E .

Oui :

A I R : *Deux enfans s'aimoient d'amour tendre.*

Des amans , l'ardeur la plus pure ,  
 Peut s'altérer par un soupçon ;  
 Mais celui qui reçoit l'injure ,  
 Doit s'en venger par le pardon ;  
 Car l'amour , fier de sa puissance ,  
 Et jaloux de la maintenir ,  
 A l'oubli confia l'offense ,  
 Et la tendresse au souvenir .

10 N E P A S C R O I R E

H E N R I.

Croyez que désormais , nous n'aurons besoin que du souvenir.

S O P H I E.

Tenez parole ; et ce soir , après notre partie de chasse , je vous ferai part d'un secret qui vous intéresse.

H E N R I.

Un secret ? O ma Sophie , ne me faites pas attendre.

S O P H I E.

Je ne puis vous le confier maintenant.

L O U I S E.

Nous avons nos raisons.

H E N R I.

Comment , Louise , tu serois instruite ?

L O U I S E.

Oui : mais je ne dirai mot.

( *On entend un prélude de cor-de-chasse* ).

H E N R I.

Qu'entends-je ?

L O U I S E.

Les apprêts de notre départ.

SCÈNE III.

SOPHIE, HENRI, DESCHAMPS,  
LOUISE.

DESCHAMPS.

( *Il sort de chez lui , va dire les cinq premiers vers  
à la porte du fond, puis revient sur le devant* ).

AIR : *Partons, mon aimable Silvie.*

Voilà la fête  
Qui s'apprête ;  
Faites sortir mes levriers ,  
Mes lanciers ,  
Mes limiers ;  
Pour le lièvre qui nous évite  
Il faut d'ici mener des chiens courans ;  
Car pour celui qu'on prend au gîte,  
Nous trouverons par-tout des chiens couchans.

LOUISE ( *à part* ).

Il est vrai qu'on n'en manque pas.

DESCHAMPS ( *retourne au fond* ).

Sortez , Taillaut , Finaut , l'Epervier , la Litière ,  
etc.

HENRI ( *à Louise* ).

Déjà costumé ?

LOUISE.

Bon : il est caparaçonné comme ça , depuis le matin.

12 NE PAS CROIRE  
DESCHAMPS.

AIR des Trembleurs.

( à Sophie ).

Quoi ! point encore arrangée ?

( à Henri ).

Ta sœur est-elle arrivée ?

( à Louise ).

As-tu fini ta tournée ?

Faut-il vous mettre en défaut ?

S O P H I E.

Je n'ai qu'un ruban à prendre :

H E N R I.

Ma sœur ne peut faire attendre :

L O U I S E.

En tous lieux, j'ai su me rendre :

T O U S.

Répondons-nous comme il faut.

D E S C H A M P S.

A la bonne heure. — Nous devrions être partis.

( *Il regarde la tems* ).

Le tems ne me paroît pas sûr.

L O U I S E.

Voilà la peur qui vous prend.

D E S C H A M P S.

Ce maudit habit semble attirer la pluie, toutes les  
fois que je le mets.

L O U I S E.

Il y a des habits qui portent malheur.

S O P H I E .

Cela ne sera rien aujourd'hui.

D E S C H A M P S .

Eh bien ! ne nous fais pas attendre : va prendre ton chapeau , ton voile .

S O P H I E .

J'y vais .

H E N R I ( *l'arrêtant* ) .

N'êtes-vous pas assez voilée .

S O P H I E .

Une femme peut-elle l'être trop ?

A I R : *De vos bontés , de son amour .*

Pour garder l'éclat du matin  
Le bouton se tient sous la feuille ,  
Tandis qu'en découvrant son sein ,  
La rose pâlit et s'effeuille :  
Ainsi se passe la fraîcheur  
Des charmes qu'au jour on expose :  
Oter le voile à la pudeur ,  
N'est-ce pas effeuiller la rose ?

L O U I S E .

Faut-il aller vous aider ?

S O P H I E .

Je puis me passer de toi .

---

## S C È N E I V.

HENRI , DESCHAMPS , LOUISE.

D E S C H A M P S .

**E**N attendant que ta sœur arrive , arrangeons notre partie.

L O U I S E .

N'est-elle pas arrêtée depuis hier ?

D E S C H A M P S .

J'aime à être sûr de mon fait.

L O U I S E .

Pour quelques Grives , quelques Merles que vous allez tuer . . . .

D E S C H A M P S .

Des Grives ? des Merles ? . . .

A I R : *Lon , lan , la.*

J'ai bien pu dans ma jeunesse  
Chasser aux petits oiseaux ,  
Mais quand mes bois sont sans cesse ,  
Remplis de gros animaux ,  
Je n'aurai pas la mal-adresse  
De tirer ma poudre aux moineaux.

L O U I S E .

Vous voulez faire de votre chasse un objet de spéculation ? Ce gibier-là n'en vaut guère la peine :

*Même air.*

Pour attraper la richesse

C E Q U ' O N V O I T. 15

Que de braconniers nouveaux  
Ont , avec plus de finesse ,  
Médité des coups plus beaux ,  
Et n'ont pas eu la mal-adresse  
De tirer leur poudre aux moineaux.

D E S C H A M P S.

Si Lucile étoit venue ce matin , nous aurions déjà  
mis cinquante pièces à bas.

H E N R I.

Oui , vous avez du gibier en abondance et de toute  
espèce.

D E S C H A M P S.

As-tu bien toutes les qualités requises pour être un  
bon chasseur ?

H E N R I.

Je le crois. — D'ailleurs , que faut-il donc ?

D E S C H A M P S.

Ce qu'il faut ?

A I R : *Du Petit Matelot.*

Il faut avoir , pour être habile ,  
Le coup-d'œil d'un Spéculateur :  
D'un Parvenu la main subtile ,  
Les jambes d'un Solliciteur.  
Pour aller à la dérobée  
L'adresse de certain Payeur ,  
Et pour rester à la pipée  
La patience d'un Auteur.

Nous allons chasser tous ensemble.

L O U I S E.

Non pas ; les dames dans la calèche , chasseront à  
l'oiseau ; vous deux , vous monterez à cheval.

16 N E P A S C R O I R E  
D E S C H A M P S.

Oh ! je me propose de te faire voir du pays :

A I R : *Aussitôt que la lumière.*

En passant par la Garenne  
Nous lancerons nos furêts ,  
Et nos japeurs , de la plaine ,  
Iront battre les guérets.

L O U I S E.

Nous , avec l'épervier :

Nous ferons bonne capture  
Sans tant fatiguer le sol ;  
Car la chasse la plus sûre  
Est toujours la chasse au vol.

Aussi, n'est-ce pas la moins usitée.

D E S C H A M P S.

Nous nous rejoindrons au petit bois : c'est-là que  
nous dînerons ; et ce soir , nous reviendrons tous en-  
semble.

L O U I S E (*à Deschamps*).

J'entends , moi toute seule. Autrefois vous faisiez le  
galant , vous étiez mon cavalier ; mais depuis qu'il a plû  
à Henri de se brouiller avec Linval.

H E N R I.

Veux-tu renouveler notre dispute ?

L O U I S E.

Vous avez tort. Vous en voulez à Linval , et ce n'étoit  
pas lui qui donnoit cette fête à Emilie.

H E N R I.

Je l'ai vu.

LOUISE.



C E Q U ' O N V O I T. 17  
L O U I S E.

Vous avez pu vous tromper. — Vous ne lui avez pas parlé ?

H E N R I.

J'aurois dû le faire , pour lui reprocher sa déloyauté.  
— Comment ? rechercher ma sœur , et donner des fêtes à une autre !

D E S C H A M P S.

Laissons-là cette querelle , qui ne sert qu'à nous diviser. — J'ai défendu que Linval revint ici , et je défends qu'on parle de lui davantage.

L O U I S E.

Vous n'avez pas voulu savoir. . . .

D E S C H A M P S.

J'en sais assez. ( à Henri. ) Elle n'en finira pas.  
Puisque ta sœur n'arrive point , viens avec moi ; je veux t'instruire de quelques vieilles ruses que nos anciens chasseurs mettoient en pratique.

H E N R I.

Nos modernes en savent qui les valent bien.

D E S C H A M P S.

Je n'aime pas les nouveautés.

H E N R I.

Vous n'avez pas le goût du siècle.

A I R : *Une fille est un oiseau.*

Vieux livres et vieux amis  
Ont perdu leurs avantages ,  
Et, chez nos modernes sages ,  
Rien de vieux n'est plus admis :

B

## 18 NE PAS CROIRE

C'est par-tout nouveaux usages ;  
Chez Vénus nouveaux hommages ,  
Chez Plutus nouveaux visages ,  
Nouveaux auteurs à *Marbœuf* :  
Le nouveau seul accommode ;  
Aussi nos gens à la mode  
Ont-ils tous un air bien neuf.

DESCHAMPS.

Voilà pourquoi je n'en veux pas.

( à Louise. )

Tu auras soin de nous avertir lorsque Lucile sera  
arrivée.

( *Deschamps et Henri sortent.* )

---

## SCÈNE V.

LOUISE ( seule. )

**J**E crains bien que notre raccommodement n'ait pas  
lieu. Henri me paroît fort mal disposé. — J'aurois de  
l'espoir si la partie se faisoit ; mais personne n'est prêt,  
tout le monde se fait attendre. Prenons cependant cou-  
rage, car, qui n'est pas dans l'attente ?

A I R : *Il faut de la santé.*

Maint Acteur attend la mémoire ;  
Nos Crésus attendent l'honneur ;  
Les Auteurs attendent la gloire ;  
Et les Intrigans la faveur :  
Ma maîtresse attend son amie ,  
Moi, par fois, j'attends mon amant ;  
Et c'est ainsi que dans la vie  
Chacun se trouve en attendant.

SCÈNE VI.

LOUISE, LUCILE.

LOUISE.

**A**RRIVEZ, mademoiselle, arrivez, on vous attend :  
on s'impatiente.

LUCILE.

Calme-toi, me voici.

LOUISE.

A vous entendre hier, vous deviez venir de si bonne  
heure.

LUCILE.

J'avois promis. . . . mais. . . .

LOUISE.

Voilà comme on est à-présent, on promet beaucoup.

AIR : *Vaudeville d'Abuzard.*

L'amant promet d'être constant,  
L'époux promet d'être fidèle,  
L'avare promet son argent,  
Et l'ami nous promet son zèle.  
D'après ce que chacun promet,  
Combien l'on auroit de richesses,  
Si l'on découvroit le secret  
De faire escompter les promesses.

LUCILE.

Je tiens parole, moi.

B 2

20 N E P A S C R O I R E  
L O U I S E.

Je pensois que vous aviez oublié notre partie.

L U C I L E.

Ne pas me souvenir de ce que Sophie fait pour moi... ? Ce seroit une ingratitude.... ma reconnaissance....

L O U I S E.

Entre amies, de la reconnaissance ?

L U C I L E.

C'est un sentiment si doux, tout nous l'inspire.

A I R *nouveau.*

Au tuisseau qui le rafraîchit,  
Le saule prête son ombrage ;  
Les fleurs, que zéphyr embellit,  
De leur parfum lui font hommage.  
Le lierre devient protecteur  
Du tronc qui reçut sa naissance ;  
Ainsi tout donne à notre cœur  
Des leçons de reconnaissance.

L O U I S E.

Ce sont bien des leçons perdues. — Mais, pourquoi venir si tard ?

L U C I L E.

J'ai attendu vainement Linval, pour lui faire part de nos arrangemens.

L O U I S E.

Il ne sait pas ? ...

L U C I L E.

Je n'ai pû le prévenir hier soir, comme je l'espérois, et ce matin, je ne l'ai pas vu.

L O U I S E .

Ainsi , depuis que votre amant et votre frère sont brouillés , nous avons employé inutilement tous les moyens de les réunir ; et quand enfin nous imaginons une partie de chasse , quand nous avons l'adresse de la faire accepter , quand l'entrevue de Linval et de Henri paroît inévitable , il faut qu'une négligence fasse tout manquer.

L U C I L E .

Ce n'est pas ma faute. — Que n'est - il venu ! — Il saura nous trouver.

L O U I S E .

A une lieue d'ici ?

L U C I L E .

Il nous verra sortir.

L O U I S E .

Bon : mais il ne saura pas ce qu'il doit dire , ce qu'il doit faire.

L U C I L E .

Il nous suivra.

L O U I S E .

Et s'il est aperçu ?

L U C I L E .

Je suis désolée. Dis-moi donc , comment faire ?

L O U I S E .

Comment faire ? — Je n'en sais rien. C'est une question que tout le monde se fait , et que personne ne décide.

A I R : *Vaudeville des deux Veuves.*

Pour trouver la paix , le bonheur ,

B 3

22 N E P A S C R O I R E

On se demande comment faire ?  
Pour se conserver , la pudeur  
Demande aujourd'hui comment faire ?  
Pour réussir, les vrais talens  
Par-tout demandent comment faire ?  
On ne voit plus que les méchans  
Qui sachent toujours comment faire.

---

S C È N E V I I .

LUCILE, LOUISE, un Domestique.

L E D O M E S T I Q U E .

**M**ADEMOISELLE Louise ? on vous demande.

L O U I S E .

Je n'ai pas le tems.

L E D O M E S T I Q U E .

On paroît très-pressé.

L O U I S E ( *à Lucile.* )

Il s'agit de quelques détails sur notre partie , vous voulez bien permettre.... ?

L U C I L E .

Va , et dépêche-toi.

L O U I S E ( *revenant.* )

J'ai envie.... oui : ( *au Domestique.* )

Fais monter , je ne puis descendre.

( *à Lucile.* )

J'aime mieux prévenir mademoiselle Sophie.

LUCILE.

Que je te sais gré de ton zèle !

LOUISE.

Il faut bien sortir d'embarras.

---

SCÈNE VIII.

LUCILE, LINVAL, LOUISE.

LOUISE (*apercevant Linval.*)

CIEL ! que vois-je ?

LUCILE.

Vous osez venir ici ?

LINVAL.

On m'a dit de monter.

LOUISE.

Je ne savois pas que ce fût vous.

LUCILE.

Votre présence ici me fait trembler.

LINVAL.

Rassurez-vous , Deschamps est occupé avec Henri  
au bas du verger.

LOUISE.

En êtes-vous bien sûr ?

LINVAL.

Je l'ai vu.

B 4

24 N E P A S C R O I R E

L U C I L E (*à Louise.*)

Vois, je te prie, si personne ne peut nous surprendre.

L O U I S E.

Oui, car les amoureux ont toujours mille choses à se dire.

L I N V A L (*à Lucile.*)

Daignez m'apprendre ce que je dois faire aujourd'hui.

L U C I L E.

Je devrois bien plutôt vous gronder de n'être point venu ce matin.

L I N V A L.

Dès le lever de l'aurore, j'étois dans votre jardin, épiant le moment favorable. . . .

L U C I L E.

Et les beautés de la nature, vous ont fait oublier...

L I N V A L.

Peuvent-elles dédommager de l'absence de l'objet qu'on aime ?

A I R *nouveau.*

La douce haleine des zéphyr ,  
Des ruisseaux le tendre murmure ,  
Des fleurs les parfums , la parure ,  
De nos prés les lits de verdure ,  
Ne m'offrent qu'imparfaits plaisirs ;  
Mais je jouis , quand je vous vois ,  
De la volupté la plus pure ;  
Car la beauté , seule dans la nature ,  
Peut enivrer tous les sens à la fois.



LOUISE.

Il s'agit bien de cela maintenant ; réparons votre faute.

LINVAL.

Eh bien , dis-moi où vous irez à la chasse ?

LOUISE.

Au petit bois.

LINVAL.

Où dois-je vous rencontrer ?

LOUISE.

Au bosquet des amans.

LINVAL.

A quelle heure ?

LOUISE.

A trois heures.

LINVAL.

Que dois-je faire ?

LOUISE.

Nous demander du secours.

LINVAL.

Que me sera-t-il arrivé ?

LOUISE.

Vous serez tombé de cheval.

LUCILE.

Sans vous blesser.

LINVAL.

Ne craignez rien.

## 26 NE PAS CROIRE

AIR : *Pour la Baronne.*

Faire une chute  
Est chose commune à présent ;  
Tant de gens ont fait la culbute ,  
Qu'on peut fort-bien sans accident  
Faire une chute.

LOUISE.

Tout dépend de la manière de s'arranger ; si l'on  
tomboit à l'improviste , cela seroit différent.

*Même air.*

Après la chute ,  
Je conviens qu'on pourroit souffrir ;  
Mais , quand on prévoit la culbute ,  
On a soin de se bien garnir  
Avant la chute.

---

## SCÈNE IX.

*Les mêmes* , SOPHIE.

SOPHIE ( *sortant de l'appartement de Des-  
champs , et sans voir Linval.* )

LUCILE est-elle arrivée ?

( *Appercevant Linval.* )

C'est vous Linval ? Que venez-vous faire ici ? . . .  
Si mon père vous appercevoit . . .

LINVAL.

Personne ne me verra.

S O P H I E.

Vous vous exposez, Linval, et moi-même, quand je veux vous rendre un service.

L O U I S E ( *revenant du fond du théâtre.* )

( *A Sophie.* )

Nous sommes perdues : voici votre père.

L I N V A L.

Je me sauve.

L O U I S E ( *courant après lui.* )

Si vous étiez rencontré ? quel malheur !

L I N V A L.

Où me cacher ?

L O U I S E ( *cherchant des yeux.* )

Dans ce cabinet. ( *Elle ouvre la porte.* )

S O P H I E.

Que fais-tu ?

L O U I S E ( *à Sophie.* )

Que craignez-vous ? N'allons-nous pas partir ?

( *A Linval.* )

Entrez ; quand vous ne nous entendrez plus, vous sortirez, et courrez au lieu du rendez-vous.

( *Linval entre dans le cabinet, et Louise en ferme la porte.* )

S O P H I E ( *à Louise.* )

Prends bien garde qu'il ne soit vu.

---

## SCÈNE X.

LUCILE, SOPHIE, HENRI,  
DESCHAMPS, LOUISE.

DESCHAMPS.

(*En entrant, il dépose sur une table son fusil,  
sa gibecière, etc.*)

Peste soit du tems ! — Il suffit, en vérité, que je  
projette une partie pour qu'elle soit dérangée.

LOUISE.

Comment dérangée ?

SOPHIE.

Nous ne partons pas ?

DESCHAMPS.

Regarde le ciel ; vois s'il est prudent de se mettre  
en campagne.

AIR : *Un jour Guillot trouva Lisette.*

Mes amis, nous serions peu sages  
Si nous allions battre les champs ;  
L'horison, couvert de nuages,  
N'annonce que du mauvais tems.

LOUISE.

Nous resterions ? ah quel dommage !  
Seriez-vous moins hardi que nous ?  
Songez-bien que, pendant l'orage,  
On fait souvent les meilleurs coups.

Eh bien, volontiers : ces dames consentent ?

LOUISE.

Certainement. Nous serons mouillés ! Quel grand dommage !

SOPHIE.

Partons avant la pluie : nous n'irons pas si loin.

HENRI.

Il vaut mieux remettre la partie à demain.

LOUISE.

A demain ? Le tems sera peut-être plus mauvais.

AIR : *Réveillez-vous.*

J'aime peu qu'on me fasse attendre ,  
L'avenir est trop incertain ;  
Le plaisir s'offre , il faut le prendre ,  
Sans le remettre au lendemain.

LUCILE ( *regardant le cabinet* ).

Cependant il est doux quelquefois de compter sur  
le lendemain.

*Même air.*

Souvent le malheureux qui veille  
Dans la douleur et le chagrin ,  
Pour se consolet de la veille  
N'a que l'espoir du lendemain.

LOUISE ( *à Henri* ).

Que feriez-vous aujourd'hui ?

HENRI.

Nous passerons ici la journée.

### 30 N E P A S C R O I R E

L O U I S E ( *à part.* )

Ici ?

H E N R I .

Si ces dames et vous le permettez.

D E S C H A M P S .

Volontiers : nous rirons ; vous chanterez , vous danserez ; je me trouve heureux au milieu de vous.

H E N R I .

Moi , auprès de Sophie.

D E S C H A M P S .

Et Sophie auprès de toi : cela doit être.

A I R : *Femmes , voulez-vous éprouver ?*

Votre âge est celui des desirs  
Qu'amour fait naître et qu'il couronne :  
Le mien connoît d'autres plaisirs ,  
C'est l'amitié qui les lui donne.  
Vous semez dans vos jeunes ans ,  
Et moi maintenant je moissonne.  
L'amour est la fleur du printems ,  
L'amitié le fruit de l'automne.

H E N R I .

Nous nous amuserons beaucoup : ces dames paroissent bien disposées.

D E S C H A M P S .

Pas trop , ce me semble ; mais Lucile va faire de la musique : cela nous égayera.

L O U I S E .

Bon moyen !

D E S C H A M P S .

Assurément.

L U C I L E .

Dispensez-m'en ; j'ai un mal de tête affreux.

D E S C H A M P S .

Eh bien ! Henri , tu acheveras le portrait de Sophie.

S O P H I E

Il faudrait que je fisse une autre toilette , et . . .

D E S C H A M P S .

Ne vous fâchez pas ; quand vous voudrez , nous serons tout prêts. ( *A Louise.* ) En attendant , fais qu'on nous serve un bon déjeuner : car , après la chasse , le plus grand plaisir est celui de la table.

L O U I S E .

Je vais vous faire servir dans la rotonde ?

H E N R I .

Pourquoi pas ici ?

D E S C H A M P S .

Nous voilà tout portés.

L O U I S E ( *s'approchant de Lucile.* )

N'acceptez pas.

L U C I L E :

Je vous prie de m'excuser ; il faut que je rentre chez moi.

L O U I S E ( *à part.* )

C'est bon : ils sortiront , peut-être.

D E S C H A M P S ( *à Lucile.* )

Nous quitter ? Cela ne sera pas.

S O P H I E .

Mais , mon père , Lucile peut avoir quelques raisons.

## 32 N E P A S C R O I R E

L U C I L E.

Oui : la nécessité de lever un obstacle qui pourroit m'empêcher d'être de la partie que vous remettez à demain. Je serai bientôt ici.

S O P H I E.

Pour mieux nous assurer de son retour , Henri , accompagnez votre sœur.

H E N R I.

( *A Sophie.* )

Nous séparer sitôt ? Je vous assure qu'elle n'a point affaire chez elle.

D E S C H A M P S ( *à Henri.* )

C'est paresse de ta part : je vais la conduire , moi. J'ai là ma calèche ; en un instant Mademoiselle sera revenue : point de cérémonie.

H E N R I.

Je vous attends ici.

L O U I S E ( *à Henri.* )

Si vous alliez , pendant ce tems , veiller à ce qu'il n'arrive aucun accident aux équipages.

D E S C H A M P S ( *à Henri.* )

Elle a raison ; puisque je fais ta besogne , charge-toi de la mienne.

H E N R I.

Je m'en occuperai.

D E S C H A M P S.

( *A Lucile.* )

Je suis à vous.

SCÈNE



S C È N E X I.

SOPHIE, HENRI, LOUISE.

LOUISE (*d Henri.*)

VITE, allez donner votre coup-d'œil.

HENRI.

Ma chère Sophie, je vous trouve aujourd'hui l'air bien rêveur.

SOPHIE.

Jé suis contrariée.

HENRI.

A quel sujet?

SOPHIE.

Je m'étois promis de profiter de cette partie...

HENRI.

Qu'avez-vous à regretter? Il est des plaisirs qu'on ne peut goûter en tous lieux; mais ceux de l'amour sont toujours avec nous.

AIR : *Souvent la nuit quand je sommeille.*

Le riche, ainsi qu'il le desire,  
Par-tout ne peut combler ses vœux :  
Le puissant, malgré son empire,  
Ne peut dominer en tous lieux;  
Mais deux amans portent ensemble  
Leurs soins, leurs soupirs amoureux,  
Et leurs plaisirs sont avec eux  
Par-tout où l'amour les rassemble.

C

34 N E P A S C R O I R E

L O U I S E ( à Henri. )

Eh bien ! vous restez ?

S O P H I E.

Je crois que vous devriez. . . .

H E N R I.

Pourquoi cet empressement ? Le témoignage de ma tendresse ne vous seroit-il plus agréable ?

S O P H I E.

Mon cœur vous est connu. . . .

H E N R I.

Oui, ma Sophie, et je suis sûr que s'il vous restoit quelques souvenirs fâcheux. . . .

L O U I S E ( avec impatience. )

La pluie commence à tomber.

H E N R I.

Si le tort que j'ai eu. . . .

L O U I S E.

Les équipages se mouillent.

H E N R I.

Pouvoit vous faire douter. . . .

L O U I S E.

Nous ne doutons de rien. — Nous vous avons aimé, nous vous aimons, nous vous aimerons toujours ; mais comme nous ne voulons pas que vous soyez grondé, partez.

H E N R I.

Laisse-moi un moment.

L O U I S E .

Nous sommes responsables de votre négligence.

( *A Sophie.* )

Faites-le donc sortir, le tems presse.

S O P H I E .

Remplissez les intentions de mon père , et soyez certain que j'ai tout oublié : allez.

H E N R I .

Votre air ne me rassure pas ; ce cabinet renferme le sujet qui nourrit votre ressentiment contre moi . . .

S O P H I E ( *avec inquiétude.* )

Quel soupçon !

H E N R I .

Eh bien ! l'amour me dicte ce que je dois faire.

( *Il veut approcher du cabinet.* )

L O U I S E ( *se plaçant devant lui.* )

Quel est votre dessein ?

H E N R I .

D'entrer dans ce cabinet, de reprendre ce malheureux tableau , et de réparer ma faute.

L O U I S E .

( *Elle se place entre lui et le cabinet, en l'empêchant d'avancer.* )

Vous ne pouvez entrer.

H E N R I ( *surpris.* )

Je ne puis entrer ? Et pourquoi ?

L O U I S E ( *impatentée.* )

Pourquoi ? . . . pourquoi ? Il y a quelqu'un.

H E N R I ( *regardant Sophie.* )

Quelqu'un?

L O U I S E.

( *Bas à Henri et avec mystère.* )

Georges est-là. — Silence.

H E N R I ( *après un moment de réflexion.* )

Une petite intrigue d'amour? Il suffit; je serai discret.

( *Il revient près de Sophie.* )

## S C È N E X I I.

*Les mêmes*, DESCHAMPS.

D E S C H A M P S.

**L**OUISE? descends, Georges a quelque chose à te dire.

H E N R I E T L O U I S E.

Georges?

D E S C H A M P S.

Oui, il est dans le jardin. ( *Il conduit Louise vers le fond.* ) Va, puis tu songeras à notre déjeuner.H E N R I ( *regardant Sophie.* )

Georges dans le jardin!

( *Regardant le cabinet.* )

Et qui donc....?

( *Il fait quelques pas.* )S O P H I E ( *l'arrêtant.* )

Qu'allez-vous faire?

HENRI.

Je veux savoir. . . .

SOPHIE.

Si vous dites un mot, je ne vous revois de la vie.

HENRI (*en s'éloignant de Sophie.*)

Ah ! Sophie, me tromperiez-vous ?

DESCHAMPS (*revenant sur le devant.*)

Eh bien, Henri, tu n'as pas voulu remplir mes intentions. — Rien n'est rangé, rien n'est remis à sa place.

HENRI.

En un instant tout sera réparé.

DESCHAMPS.

Je vois bien qu'il ne faut s'en rapporter qu'à soi.

(*Pendant les phrases précédentes, Louise rentre, s'approche du cabinet, entr'ouvre la porte, et dit à voix basse*) :

LOUISE.

Gardez-vous de sortir qu'on ne vous avertisse.

DESCHAMPS,

(*En se retournant aperçoit Louise.*)

Encore ici ?

(*Louise se sauve : elle est vue par Henri qui témoigne une vive inquiétude.*)

(*Deschamps un moment étonné de ce jeu, revient sur ses pas, et dit à Henri et à Sophie*) :

Mais qu'avez-vous ? Comme vous voilà ! Que s'est-il donc passé ici ?

38 N E P A S C R O I R E  
S O P H I E (à Deschamps.)

Vous ne ramenez pas Lucile?

D E S C H A M P S .

Une migraine... Un mal de tête. Ah! si ce n'étoit ton amie! (à Henri.) Dis-moi quelle raison? — Je ne vous comprends pas aujourd'hui.

H E N R I .

Il est certaines circonstances, où malgré soi l'on est tourmenté. . .

D E S C H A M P S .

Ah! je vois ce que c'est. — Vous vous êtes querrellés tous deux pendant mon absence?

H E N R I .

Ne le pensez pas. — On peut avoir quelque sujet d'inquiétude. . . Sans. . .

D E S C H A M P S .

Je te connois, tu te fâches d'un seul mot. — Mais que cela finisse : (à Sophie.) Tu es bonne, toi; pardonne-lui encore une fois. J'aime tant à voir la paix parmi vous.

A I R : *Mes chers enfans unissez-vous.*

Mes desirs seroient satisfaits,  
En veillant sur vos destinées,  
Si je pouvois voir vos journées  
Naître et finir dans le sein de la paix.  
Heureux qui, dans son voisinage,  
Peut en procurer la douceur;  
Heureux celui qui la sent dans son cœur,  
Et la trouve dans son ménage.  
(A Henri.)

Allons; j'exige que tu fasses les avances.

HENRI.

Vous voudriez..... ?

DESCHAMPS.

Sans doute : — La main.

AIR : *Un jour de cet Automne.*

Dans le sein d'une belle,  
Le soupçon s'introduit ;  
L'amant le plus fidèle  
Par l'erreur est séduit :  
Un rien fait leur querelle,  
Mais un rien la détruit.

*Il prend la main de Henri, et celle de Sophie  
en s'efforçant de les rapprocher.*

*(bas à Henri en le repoussant.)*

Sais-tu bien que je ne suis pas content de cette  
mauvaise grace?---Mais je me charge d'achever ta paix,  
va m'attendre à table.

HENRI.

Vous voulez que je sorte ?

DESCHAMPS.

Va, te dis-je ?

HENRI (*en sortant.*)

Quel supplice !

SCÈNE XIII.

DÉSCHAMPS, SOPHIE.

DÉSCHAMPS.

**V**ous vous tenez rigueur pour des fautes légères, je parie : — Il faut être plus indulgent dans ce monde.

AIR : *Vaudeville de la Soirée Orageuse.*

Le méchant qui peut, sans pudeur,  
Du vice esclave trop servile,  
Abjurer les vertus, l'honneur,  
Ne doit trouver aucun asyle ;  
Mais sur quelques torts imprudens,  
Si l'on ne jetoit pas un voile,  
On condamneroit trop de gens  
A coucher à la belle étoile.

SOPHIE.

Je suis fâchée contre lui.

DÉSCHAMPS.

Ah ! ah ! tous deux ?

SOPHIE.

Sa résistance m'a offensée.

DÉSCHAMPS.

Ainsi il faudra passer mon tems à vous raccommoder. — Le matin c'est l'un, le soir c'est l'autre : il semble en vérité que vous preniez plaisir à me tourmenter.

SOPHIE.

Pouvez-vous le penser ? vous, mon père ?



AIR : *Jeune fille et jeune garçon.*

Toujours sur un sentier de fleurs ,  
 Votre main guida ma jeunesse ;  
 Jamais je ne versai de pleurs  
 Que ceux qu'on donne à la tendresse.  
 A mon tour , mes soins caressans  
 Voudroient , suspendant sa carrière ,  
 Vers les plaisirs de /non printems ,  
 Ramener les jours de mon père.

DESCHAMPS.

Je te rends justice. — Mais lui devoit-il me traiter aussi froidement.

SOPHIE.

Ce sont de petits momens d'humeur qui ne durent guère.

DESCHAMPS.

Et qui reviennent sans cesse : à la fin tout ceci m'excède , et je ne veux plus me mêler de vos éternelles brouilleries.

## SCÈNE XIV.

SOPHIE *seule.*

(*Elle regarde sortir son père.*)

**I**L sort fâché. Dois-je le suivre ? Non , il ne m'entendrait pas encore. Laissons passer ce moment , bientôt sa tendresse le ramènera. — Qu'est devenu Henri ? — Où est Louise ?

(*Elle regarde au fond du théâtre.*)

Je suis seule ? Il faut faire sortir Linval ; oui ,

## 42 NE PAS CROIRE

profitons de ce moment pour éloigner enfin la cause  
des tourmens.

*(Elle s'approche du cabinet où est Linval.)*

Ouvrons. *(Elle entr'ouvre la porte.)*

Sortez, sortez ; il n'y a personne.

*(Comme elle entend du bruit elle referme la porte  
et se retourne avec précipitation.)*

---

## S C È N E X V.

HENRI, SOPHIE.

HENRI

*(En entrant il a entendu Sophie, et il répète  
avec ironie.)*

**S**ORTEZ, sortez ; il n'y a personne.

SOPHIE.

C'est vous ?

HENRI.

Pardou, je me retire.

SOPHIE.

Non : maintenant vous devez rester.

HENRI.

Rester ?

SOPHIE.

Je l'exige.

HENRI.

Est-ce pour achever de me faire connoître ce secret  
si précieux ? — Insensé ! j'ai pu embrasser cette erreur.

AIR : *Vaudeville d'Honorine.*

Je voyois enfin l'espérance  
Vers moi rapprocher l'avenir,  
Et je m'enivrois par avance  
Des charmes dont j'allois jouir :  
Bercé par un si doux mensonge,  
J'attendois la réalité,  
Hélas ! tout a fui comme un songe,  
Pourquoi l'amour est-il resté ?

S O P H I E.

Qui l'a détruit votre bonheur ?

H E N R I.

Quoi ! vous pourriez-encore ? — Quand tout ici dé-  
pose contre vous ?...

S O P H I E.

Prenez garde, votre imagination vous égare.

H E N R I (*avec dépit.*)

Votre feinte sécurité ne m'en imposera pas. — Et je  
ne suis plus dupe de votre perfidie.

S O P H I E (*avec fierté.*)

Ah ! c'en est trop. Livrez-vous, j'y consens, à des  
soupçons qui ne peuvent outrager que vous, et  
laissez-moj.

H E N R I.

Sophie !

S O P H I E.

Doit-on sur l'apparence, juger ainsi celle dont on  
reçut les sermens ?

AIR : *Pourriez-vous bien doïtter encore.*

Innocente ? vous devez craindre

## 44 N E P A S C R O I R E

Qu'un seul mot puisse l'affliger ;  
Coupable ? eh bien ! il faut la plaindre ,  
Ses regrets sauront vous venger.  
On peut quitter qui nous engage ,  
Mais doit-on l'avilir ? jamais :  
En insultant à son image ,  
C'est contre soi lancer des traits.

H E N R I ( *avec fierté.* )

Sans doute , j'ai eu tort. . . . Et ce secret ?

S O P H I E .

Ce secret ? Ne puis-je être dépositaire de celui d'un autre ?

H E N R I .

Je conviens que je puis avoir mal vu... mal-entendu...  
que ce mot, sortez. . . .

S O P H I E .

Eh bien ? ce mot sortez , qui vous a tant offensé ,  
ne pouvoit-il s'adresser qu'à un amant ?

H E N R I .

Les apparences m'ont sans doute trompé.

S O P H I E .

A I R : *Vaudeville d'Arlequin Décorateur.*

Peut-on ainsi donner croyance  
Au mal qu'on ne commettrait pas ?  
On ne voit point la méfiance  
Germer dans les cœurs délicats.  
Si votre flamme étoit réelle ,  
Aux soupçons seriez-vous porté ?  
Non , jamais un amant fidèle  
Ne croit à l'infidélité.

H E N R I .

Ah , Sophie ! mon cœur n'étoit point coupable.

S O P H I E .

Cependant , vous avez osé m'accuser de perfidie.

H E N R I .

J'implore mon pardon à vos pieds.

S O P H I E .

Méritez-vous de l'obtenir ?

H E N R I .

A I R : *Lorsque dans une tour obscure.*

Comme votre voix salutaire

A su dissiper mon erreur ,

Puisse mon repentir sincère ,

Vers moi ramener votre cœur :

Au bonheur vous pouvez me rendre ;

Lorsque j'osai vous soupçonner ,

J'avois besoin de vous entendre ;

Ayez besoin de pardonner.

( *Pendant ce couplet Louise entre avec précaution , ouvre le cabinet , et veut faire sortir Linval par la porte du fond ; mais celui-ci exprime ses regrets de la désunion qu'il cause , et force Louise de l'introduire chez Deschamps .* )

S O P H I E .

Vous pardonner ! ( *à part.* ) Le moment est favorable , je dois en profiter. ( *à Henri.* ) Je veux éprouver auparavant la sincérité de votre repentir.

H E N R I .

Parlez , que faut-il faire ?

46. N E P A S C R O I R E  
S O P H I E.

Entrer dans ce cabinet.

H E N R I (*avec étonnement.*)

Dans ce cabinet ?

S O P H I E.

Oui.

H E N R I (*avec confusion.*)

Je n'ai plus de doute, et cette preuve. . . .

S O P H I E.

M'est nécessaire.

H E N R I.

J'obéis.

S O P H I E (*l'arrêtant.*)

Mais promettez-moi de ne faire éclater aucun sentiment qui puisse blesser la personne que vous allez y voir.

H E N R I (*hésitant.*)

Je promets.

(*Henri entre dans le cabinet.*)

S O P H I E (*seule.*)

Je connois Linval, et j'ose me flatter que cette circonstance va les raccommo-der tous les deux.

H E N R I (*sortant du cabinet.*)

Personne !

(*Il aperçoit Louise auprès de Sophie et il l'écoute.*)

---

SCÈNE XVI.

HENRI, SOPHIE, LOUISE.

LOUISE.

(*Elle est entrée au moment où Henri étoit dans le cabinet, et ne voyant personne, elle dit à Sophie sans y mettre aucun mystère.*)

SOYEZ tranquille ! Notre amoureux est aux genoux de votre père.

HENRI (*furieux s'approche de Sophie.*)

Votre amoureux ? — Quelle trahison ! Me jouer ainsi ?

(*Il sort.*)

SOPHIE (*voulant le retenir.*)

Je vais tout vous apprendre.

HENRI.

J'en sais trop.

---

SCÈNE XVII.

SOPHIE, LOUISE.

(*Cette scène doit être débitée très-vîte et en témoignant beaucoup d'impatience.*)

LOUISE (*regardant sortir Henri.*)

Eh bien ?

LOUISE.

Qu'a-t-il?

SOPHIE. . .

Il t'a entendu. — Que venois-tu faire?

LOUISE.

Vous instruire. — Où étoit-il?

SOPHIE.

Dans ce cabinet. — Qu'as-tu à me dire?

LOUISE.

Que Linval est chez votre père. — Qu'y faisoit-il?

SOPHIE.

Il cherchoit Henri. — Que dit Linval à mon père?

LOUISE.

Qu'il est cause de votre brouille. — Pourquoi le cherchoit-il?

SOPHIE.

Pour se raccommoder avec lui. — Que répond mon père?

LOUISE.

Il se fâche. — Vous ne saviez donc pas qu'il étoit sorti?

SOPHIE.

Non. — Tu ne savois donc pas qu'il étoit dans ce cabinet?

LOUISE.

Non. — Qui donc l'y a fait entrer?

SOPHIE.

Moi. — Qui donc l'en a fait sortir?

LOUISE.



LOUISE.

Moi. — Eh bien ?

SOPHIE.

Eh bien ?

---

SCÈNE XIX.

LOUISE , SOPHIE , DESCHAMPS ,  
HENRI.

DESCHAMPS (*entraînant Henri par le bras.*)

VIENS, viens, te dis-je : je connois ton erreur, et je veux te désabuser.

HENRI.

Cessez, je vous prie, de me contraindre.

SOPHIE (*d Louise.*)

Que va-t-il résulter de tout ceci ?

DESCHAMPS.

Écoute-moi.

HENRI (*voulant s'échapper.*)

C'est en vain.

DESCHAMPS.

Veux-tu bien rester.

(*d Sophie.*)

Ce matin je t'avois laissé libre de déterminer l'instant de ton hymen : tu n'en as rien fait ; je reprends mes droits, et je le fixe à ce moment même.

D

50 N E P A S C R O I R E

H E N R I.

Vouloir me rendre témoin. . . .

S O P H I E.

Que dites-vous , mon père ?... Vous ne savez pas.

D E S C H A M P S.

Je sais tout ; il est venu me trouver.

H E N R I.

Il étoit sûr d'être bien accueilli ?

D E S C H A M P S.

Il m'a donné de si bonnes raisons.... que j'ai cédé....  
que j'ai promis de parler pour lui.

H E N R I (*à part.*)

Quel tourment !

S O P H I E (*avec amitié.*)

Que je vous rends grâce de cette complaisance !

D E S C H A M P S (*à Henri.*)

Il est là. Il espère que tu consentiras. . . .

H E N R I (*avec dépit.*)

Croyez que je ne m'opposerai point. . . .

S O P H I E.

Mon père , ne retardez pas plus long-tems.

H E N R I (*à Sophie.*)

Et quel est donc ce fortuné mortel ?

S O P H I E.

C'est Linval.

H E N R I (*avec étonnement.*)

Linval ! Il vous épouse ?

C E Q U ' O N V O I T . 51

D E S C H A M P S .

Eh non : il attend-là que tu veuilles l'embrasser.

H E N R I .

L'embrasser ?

D E S C H A M P S .

La partie projetée pour aujourd'hui, avoit pour but  
votre réunion.

H E N R I .

Qui osa se flatter ? . . .

S O P H I E .

Moi.

D E S C H A M P S .

Hier, on ne put l'instruire du lieu du rendez-vous ;  
ce matin il vient ici s'en informer : surpris par nous,  
il entre dans ce cabinet, d'où Louise a su le faire  
sortir. Mais bientôt ;

A I R : *Réveillez-vous belle*, etc.

Témoin des tourmens qu'il nous cause,  
Il s'afflige, et sans balancer,  
Il compromet sa propre cause  
En venant lui seul s'accuser.

Ce sacrifice, fait à l'amitié, m'a désarmé, et j'ai  
pardonné son imprudence.

H E N R I .

Ah ! Sophie ! Pourrez-vous oublier ?.....

S O P H I E .

J'oublierai tout, si vous vous réconciliez avec  
Linval.

D 2

52 N E P A S C R O I R E  
D E S C H A M P S .

C'est aussi mon intention : car , tu as tort. Je sais par qui la fête étoit donnée.

L O U I S E .

Je vous avois bien dit.

H E N R I .

Qu'il vienne retrouver son ami.

D E S C H A M P S ( *à Louise.* )

Préviens Linval.

( *Louise entre chez Deschamps.* )

S O P H I E .

J'exige de vous. . . .

H E N R I .

N'exigez rien. Mon cœur me dicte tout.

---

---

S C È N E X X *et dernière.*

*Les mêmes*, L I N V A L , L O U I S E .

H E N R I ( *courant au-devant de Linval.* )

AH ! mon ami , pardonne - moi mes torts envers toi.

L I N V A L .

Je ne m'en souviens plus. Jamais le frère de ma Lucile ne cessera de m'être cher.

H E N R I ( *à Linval.* )

Que ton mariage avec ma sœur soit le gage de notre amitié mutuelle.

SOPHIE (à Henri.)

Cet accueil m'attendrit.

HENRI.

Pourroit-il mériter ?.....

SOPHIE.

Oui, si vous promettez de ne plus juger sur les apparences.

DESCHAMPS.

Il est si nécessaire maintenant, de NE PAS CROIRE  
CE QUE L'ON VOIT.

VAUDEVILLE.

LOUISE.

En effet :

AIR nouveau.

Parmi nous combien d'intrigans,  
Déguisant leur ton, leur langage,  
Ont un maintien, modeste, sage,  
Et pour tromper font les honnêtes gens ?  
Mais que leur manteau mal-à-droit,  
Par hasard, un instant s'entr'ouvre,  
On juge, par ce qu'il découvre,  
Qu'il ne faut pas croire ce que l'on voit.

HENRI.

Couverte d'un voile léger,  
La beauté s'offre à notre vue ;  
A la voir ainsi demi-nue,  
On la croiroit facile à s'engager :  
Mais des desirs que l'on conçoit,  
Lui fait-on l'aveu téméraire,  
On sent, à son accueil sévère,  
Qu'il ne faut pas croire ce que l'on voit.

## D E S C H A M P S .

Tel semble dire , avec douleur ,  
 Que , malgré ses efforts , son zèle ,  
 Frappé d'une chance cruelle ,  
 A son commerce il ne peut faire honneur :  
 Mais ce n'est qu'un fripon adroit  
 Qui suit la méthode commune ;  
 Sa faillite fait sa fortune ;  
 Il ne faut pas croire ce que l'on voit.

## L I N V A L .

En contemplant ces noirs sourcils ,  
 Ce teint , cette bouche de rose ,  
 Et ce sein où le lys repose ,  
 On croit trouver tous les dons de Cypris :  
 Erreur ! un pinceau trop adroit  
 A fait cette heureuse imposture ;  
 Vous prenez l'art pour la nature :  
 Il ne faut pas croire ce que l'on voit.

S O P H I E *au Public.*

Si vos voisins sont égayés ,  
 S'ils accordent à cet ouvrage  
 Un sourire , un léger suffrage ,  
 Croyez alors tout ce que vous voyez :  
 Mais près de vous si l'on est froid ,  
 Si l'on bâille , si l'on s'ennuie ,  
 Rappelez-vous bien , je vous prie ,  
 Qu'il ne faut pas croire ce que l'on voit.

20 JI 63  
 F I N .